

PRIÈRE ULTIME

Muse, console-moi, pendant que sur la route,
Où l'on va tristement, sans espoir de retour,
Je fuis, épouvanté, la mort, sombre vautour
Dont le vol effrayant poursuit l'être en déroute ;

Jusqu'à ce que, plus tard, je succombe à mon tour,
A l'effroi des combats que me livre le doute,
Laisant au sol, où mon sang tombe, goutte à goutte,
Le cadavre d'un cœur et des ronces autour.

Mais quand je dormirai dans l'horreur des ténèbres,
Quand les souffles d'automne aux complaintes funèbres,
Glaceront les débris de mon corps sans linceul,

Souviens-toi que, jadis, tu te plus à descendre
Vers celui qui t'aimait plus que sa vie, et seul,
Que ton luth pleure au vent qui roulera ma cendre.

ARTHUR DE BUSSIERES.

LA LÉGENDE DE LA RIVIÈRE QU'APPELLE

Wambagna, le jeune Indien de la nation des Sioux et de la tribu des Crees, habitant sur les rives de la grande rivière, doit partir.

Il y a huit soleils qu'il a obtenu la jeune Mébaga pour sa femme, mais avant qu'il la possède définitivement, il doit s'en aller dans l'immense prairie, que ce soit au nord ou au sud, au couchant ou au levant faire quelque exploit contre les tribus ennemies. A cette condition seulement, un jeune homme, dans la tribu des Crees, a le droit de se donner une compagne. Il doit prouver, avant tout, qu'il possède courage et force, aussi bien que persévérance, son absence devant durer des mois peut-être, jusqu'au moment où la plaine reprendra son blanc manteau.

Depuis quelques jours, le chinook a fondu les amas de neige que les vents d'hiver avaient amoncelés, et les glaces de la rivière ont peu à peu cédé, produisant ces longues détonations sifflantes, semblables à des décharges d'artillerie. L'atmosphère devient tiède, et les perce-neiges commencent à montrer leurs calices innombrables dans l'herbe grise. Les oiseaux d'été reviennent. C'est le printemps, c'est la saison où tout renaît, où tout respire la joie, le bonheur de vivre.

Seuls, Wambagna et Mébaga sont tristes. Assis l'un près de l'autre, au bord de la rivière qui les a vus naître tous les deux, ils conversent à demi-voix, en cette langue si suave, si poétique des Indiens de la prairie.

C'est le soir ; les étoiles, une à une, ont envahi le ciel.

—Vois-tu, dit Wambagna, cette étoile si belle, qui brille d'un si pur éclat, juste en face de nous ?

—Je la vois, dit la jeune fille.

—Lorsque je serai parti, tu viendras, de temps en temps, t'asseoir à cette même place et, en regardant cette étoile, tu songeras à moi.

—Je le ferai.

—De mon côté, j'en ferai autant, en quelque lieu que je sois. De cette façon, nos deux pensées s'uniront, et, quoique séparés de corps, nous nous comprendrons.

Ils parlèrent encore quelque temps, puis se levèrent et, la main dans la main, regagnèrent les wigwams de leurs familles.

Le lendemain, Wambagna partit.

Celle qui avait juré de devenir sa compagne à son retour, de partager toujours ses joies et ses peines, sa bonne et sa mauvaise fortune, l'accompagna jusqu'à la nacelle où il avait déposé ses armes, des habits et les provisions nécessaires durant les premiers jours de sa périlleuse expédition.

Rapidement, Wambagna, qui ne voulait pas qu'on s'aperçût de son émotion, fit ses adieux à ses proches et à ses amis, serra un peu plus longuement sa fiancée sur son cœur, et sauta dans le canot d'écorce qu'il avait construit dans cette prévision, avec l'aide et les conseils de Mébaga. Puis, saisissant ses pagaies, il se hâta de mettre une bonne distance entre les wigwams de sa tribu et lui.

Il devait aller rejoindre un parti de Crees, en ce

moment, sur le sentier de guerre contre leurs pires ennemis et les plus féroces, les guerriers assiniboins.

Pendant deux jours et trois nuits, il descendit la rivière, à force de rames, jusqu'à un endroit appelé Katepwe, tout à l'est du plus grand lac de la rivière.

Là, il s'arrêta, cacha sa barque dans une petite crique dissimulée aux regards d'un massif d'énormes saules la surplombant, s'arma de son carquois, de son arc et de ses flèches, puis se dirigea à pied vers le sud, se fiant à son instinct d'enfant de la prairie pour retrouver les guerriers de sa tribu.

Après avoir ainsi marché pendant deux grandes journées, il venait d'atteindre les hauteurs encaissant un ruisseau, quand soudain il s'arrêta, attentif. Rapidement il se jeta à terre, et, dans cette position, se prit à examiner le groupe de tentes qu'il venait d'apercevoir tout au fond de la vallée.

Il ne lui prit pas long temps pour reconnaître que ces tentes n'appartenaient pas à ceux de sa tribu. Ce ne pouvait donc être que des Assiniboins, poussés, sans doute, dans cette direction, par leurs ennemis, désireux de les mener ainsi vers le reste des guerriers Crees, sur la rivière, afin de les cerner entre deux forces.

A cette pensée, Wambagna se sentit frémir d'aise.

A quelque distance des tentes, les chevaux, les uns attachés, les autres aux entraves, paissaient. Le jeune homme résolut sur le champ de se procurer une monture, afin de continuer son expédition d'une façon plus rapide.

Il attendit la nuit.

Puis lorsqu'il jugea que, sauf les sentinelles, tout devait être endormi dans le camp ennemi, il se mit à ramper doucement vers l'endroit où il avait vu les chevaux. Tout était en sa faveur : une brise assez forte venait du côté du campement, et la lune se cachait, de temps à autre, sous de gros nuages noirs. Il profitait de l'obscurité pour avancer et, pendant les moments clairs, examinait, sans se montrer audessus des hautes herbes, l'endroit vers lequel il se dirigeait.

C'est ainsi qu'il s'aperçut que, selon son attente, il y avait une sentinelle veillant sur les chevaux. Son parti étant pris d'avance, sans doute, il rampa dans la direction du guerrier. Au moment même où celui-ci, croyant entendre un froissement d'herbe, se retournait, Wambagna se dressa subitement, le saisit à la gorge et, d'un coup sûr, lui plongea son poignard dans la poitrine.

Le coup fut si terrible que la sentinelle ne put pousser un cri. En un tour de main, Wambagna la scalpait, puis, saisissant le cheval le plus proche, celui qui, tout à l'heure, lui avait paru le meilleur, sauta en selle et se sauva, tout fier de ce premier exploit, du côté où il pensait trouver les siens.

Effectivement, il les rencontra au milieu du jour suivant, chevauchant dans la direction des Assiniboins.

Grâce aux indications précises qu'il put fournir, les guerriers Crees atteignirent bientôt leurs ennemis. Un terrible combat corps à corps eut lieu. Les Assiniboins étaient renommés pour leur adresse et leur bravoure, mais force leur fut, cette fois, de succomber au nombre. Ce fut une véritable boucherie, mais un grand succès pour les Crees, qui se saisirent d'un grand nombre de chevaux et firent beaucoup de prisonniers. Pendant l'engagement, Wambagna se fit remarquer pour son courage ; ses chefs le félicitèrent.

Le jeune Indien, tout fier, songea à l'instant où il pourrait raconter les heureux effets de son expédition à sa chère Mébaga.

Nous ne suivrons pas Wambagna dans les autres expéditions auxquelles il lui fut donné de prendre part.

Nous le retrouvons, six mois plus tard, près de son canot d'écorce à Katepwe. A sa ceinture, en compagnie de son tomahawk, pendent de nombreuses chevelures. C'est la preuve la plus évidente qu'il s'est conduit en brave. Maintenant, il peut épouser celle qui l'attend là-bas ; il s'en est rendu digne dans toutes les rencontres auxquelles il a eu occasion de se trouver mêlé.

Oh ! qu'il lui tarde de revoir sa chère fiancée ! qu'il

lui tarde de la serrer dans ses bras, de l'étreindre sur sa robuste poitrine.

Rapidement, il ramène sa barque sur l'eau, saisit ses pagaies et se met en devoir de remonter la rivière.

Mais quel est ce cri étrange qu'il vient d'entendre ? Lugubre, il a résonné dans la nuit tranquille, comme une plainte navrée de mourant, et les échos innombrables du lac l'ont répété au loin, à l'infini.

Wambagna, étonné, cesse de ramer.

—Qui appelle (1) ? s'écrie-t-il.

Rien ne lui répond.

Le jeune Indien croit avoir été victime de l'hallucination d'un moment, et se remet à nager, songeant tout le temps au bonheur qui l'attend au retour. Il rame vigoureusement pendant toute la nuit et tout le jour suivant, ne prenant aucun repos, tant il a hâte de revoir le lieu où l'attend sa bien-aimée.

La seconde nuit étant trop obscure, pendant les premières heures, pour qu'il lui soit possible de continuer sûrement son voyage, il dort en attendant que la lune se lève et l'éclaire.

Soudain, il se réveille en sursaut. Pour la seconde fois, il a cru entendre le même cri lugubre de la veille. Pour la seconde fois, il pose la même question aux échos des bois :

—Qui appelle ?

Rien.

Pour la seconde fois, il croit s'être trompé.

—Je rêvais, se dit-il.

La lune brille maintenant au ciel et se reflète doucement sur les eaux dormantes du lac.

Wambagna s'embarque de nouveau et continue son chemin, pour se reposer encore à la fin du jour, en attendant que l'astre des nuits lui permette de se remettre en route.

Pour la troisième fois, en se réveillant, il entend le cri lugubre de la veille. Pour la troisième fois, il pose à la nuit sa demande pleine d'angoisse :

—Qui appelle ?

Pas de réponse.

Plus inquiet, le jeune Cree saute sur son canot, heureux cependant de se dire :

—Demain, au lever du soleil, je serai au terme de mon long voyage. Au point du jour, Mébaga se jettera dans mes bras.

Enfiévré par ce bonheur, qu'il sent si près maintenant, il redouble de vigueur.

La nacelle vole plus qu'elle ne glisse.

Depuis plus de trois heures, il rame avec une telle ardeur qu'il ne semble pas avoir nagé de la même façon depuis deux jours et deux nuits.

Tout à coup, à deux reprises, cette fois, l'horrible cri se répète.

A deux reprises, la voix pleine d'angoisse, Wambagna demande, comme tout à l'heure, comme les nuits précédentes : Qui appelle ? qui appelle ?

Rien encore.

Déjà l'aurore blanchit l'horizon, l'ombre fait place à la lumière, les fleurs se couvrent de rosée et les oiseaux secouent leurs ailes humides. Avec le soleil, qui surgit lentement en amont de la rivière, une douce chaleur se répand.

Déjà Wambagna aperçoit les tentes de sa tribu.

Maintenant, il peut voir le wigwam de son père et le wigwam du père de sa chère fiancée.

Encore quelques coups de rame, et il aborde en face du campement. Il court de tentes en tentes. A la porte du wigwam de sa famille, sa mère en pleurs le reçoit et lui apprend la triste nouvelle.

Mébaga est morte, morte en regardant leur étoile.

Depuis ce jour, Wambagna s'en va tristement, chantonnant sa complainte. (2)

Qu'appelle ? qu'appelle ?

Là-haut le croissant de la lune brille ;

Pourquoi donc faut-il que ma barque sille

Le long des marais et des hauts roseaux ?

Tout dort : ici l'eau, là les bois, la terre.

(1) Comme cette légende se raconte par les Métis Français, la forme " qui appelle " s'est changée en qu'Appelle, nom que porte la rivière où se passe le récit.

(2) Les vers suivants sont une traduction d'une poésie anglaise par Annie Broder, dans le Qu'Appelle Progress. Inutile de dire que la traduction est loin d'égaliser l'original. Nous nous en excusons auprès de l'auteur.